

Distinction réelle entre essence et existence ?

De récents et délicats débats sur le forum *Thomas d'Aquin en question* à propos de l'existence et de l'essence, ont conduit l'un des participants à proposer deux articles [*ICI* et *ICI*] déjà anciens, mais qui n'ont rien perdu de leur pertinence, puisque l'un des auteurs est le cardinal Mercier, et l'autre le père de Poulpiquet. Tous deux partent de la critique d'un même texte du père Kuntz, cité en entier par le cardinal Mercier, et abondamment repris par Poulpiquet. De quoi pouvoir bien travailler.

1°- Le texte critiqué : celui du R.P. Kuntz

Jésuite suarézien (si j'ai bien compris) et adversaire déterminé de la "distinction réelle entre l'essence et l'existence" attribuée à Thomas d'Aquin, il commence ainsi : « Établir une distinction réelle entre l'essence et l'existence, c'est admettre que toute substance créée implique deux réalités qui constituent son être physique, une réalité d'essence, réalité potentielle, et une réalité d'existence, réalité d'acte ». L'auteur rappelle donc en synthèse la position qu'il va attaquer, et celle-ci semble bien correspondre effectivement aux propos de nombreux thomistes.

Avant d'aller plus loin, toutefois, remarquons d'ores et déjà en aparté trois points :

1. Si Thomas d'Aquin parle bien en deux ou trois endroits de "composition réelle d'essence et d'être", il semble qu'il ne prononce jamais ces termes "distinction réelle d'essence et d'existence". Or ce point est important, car un être ne se divise pas nécessairement réellement en ce qui l'a composé. Une composition réelle de farine, d'eau, de sel et de levain, ne peut donner lieu qu'à une distinction mentale de ces ingrédients dans une miche de pain. Forme et matière entrent en composition réelle dans la génération d'un être, mais cette composition réalisée, il devient très difficile de distinguer l'une de l'autre. « La matière dernière appropriée à la forme, ainsi que cette forme, sont identiques » (*Comm. Métaph.*). Qui dit composition réelle ne dit pas nécessairement distinction réelle correspondante. Par conséquent, cette question de la distinction réelle d'essence et d'existence, si elle traverse, certes, l'histoire de la tradition thomiste, ne semble guère concerner saint Thomas lui-même.
2. Il est intéressant de noter qu'est posée en principe, sans aucune explication ni justification, la collusion entre essence et puissance d'une part, et entre existence et acte d'autre part. Ceci n'est pas imputable au père Kuntz, qui ne fait que rappeler la thèse à laquelle il s'oppose, mais bien à cette thèse elle-même. Or tout d'abord, identifier l'esse chez Thomas d'Aquin à l'existence n'a rien de certain. Même un penseur comme Fabro s'insurge contre ce raccourci. Ensuite, c'est limiter l'existence à l'acte, et donc réduire ce qui n'est pas acte – notamment la puissance – à la non-existence, c'est-à-dire, si les mots ont un sens, au néant absolu. Or comme l'être se divise en acte et puissance, selon Aristote repris par Thomas d'Aquin, une partie de l'être, l'être en acte, existera et l'autre, l'être en puissance, n'existera pas et sera néant. Poulpiquet reprochera avec raison à Kuntz de déboucher sur cette impasse, mais lui-même ne s'en est pas écarté, à notre sens.
3. Certains argueront de l'autorité de Thomas d'Aquin pour soutenir que l'existence est l'acte de l'essence. Notons toutefois que le maître n'utilise jamais l'expression directe "esse est actus essentiae" (l'existence est l'acte de l'essence) en dehors du *Commentaire des Sentences*, où on la compte moins de dix fois. Partout ailleurs – et Dieu sait si ces lieux sont nombreux, pour le coup – il établit une comparaison "esse comparatur ad actus ; essentia est sicut potentia". C'est particulièrement net des références apportées par le père de Poulpiquet. Saint Thomas forme donc une analogie de proportionnalité entre les termes : l'esse est à l'essence ce que l'acte est à la puissance. Or une telle proportion établit à la fois un lien et une distance. Lorsque je dis que les arrêtes sont au poisson ce que le squelette est au vertébré, je dis aussi que le poisson n'est pas un vertébré et que les arrêtes ne sont pas un squelette. Nous devrions donc conclure

que, pour Thomas d'Aquin, l'essence n'est pas à proprement parler une puissance, ni l'esse à proprement parler un acte. Sinon, faisons lui la grâce de supposer qu'il l'aurait directement exprimé ainsi "l'esse est l'acte dont l'essence est la puissance". Ce qu'il s'abstient précisément d'affirmer, avons-nous dit. Fin des apartés.

L'auteur jésuite revient ensuite sur cette distinction réelle qui fait question, pour insister sur sa nature de "distinctio rem ad rem" : « Vous [les thomistes] devez nécessairement attribuer à chacun des deux termes de la distinction une entité physique quelconque, en vertu de laquelle, ils sont aussi bien distincts l'un de l'autre, que tous les deux sont distincts du rien ». Il en conclut fort logiquement, que l'essence créée ne peut pas être une pure possibilité, mais est déjà une vraie entité physique, potentielle mais bien réelle, tout autant que l'existence actuelle. Ceci admis et développé, il pose la question : « quelle fonction ils [les thomistes] attribuent à l'acte réel d'existence vis-à-vis de la réalité potentielle d'essence » et répond pour eux : « le rôle de l'existence est de poser hors de ses causes, de faire exister l'essence ... de la poser présente dans l'ordre physique ou réel ». Ouvrons une nouvelle parenthèse :

- Par "faire exister", Kuntz entend "poser hors de ses causes". Or cela paraît très ambigu. Il attribue cette définition aux thomistes, mais on peut penser qu'il la partage, voire même qu'il l'impose. Cela ferait du nouvel existant, un être devenu étranger aux causes qui l'ont engendré. Notamment à Dieu, mais aussi à toutes les causes intermédiaires qui le maintiennent actuellement et durablement dans l'être. Il faut donc, me semble-t-il, récuser cette définition qui abolit l'actualité permanente et l'universalité de la causalité ; elle anéantit ni plus ni moins la première preuve de l'existence de Dieu. C'est toutefois un point secondaire qui ne change pas le raisonnement principal. Fermons la parenthèse.

L'auteur rappelle un préalable, avant de répondre : « Il est bien vrai que d'après vous [les thomistes], l'essence est réelle, hors de ses causes, comme étant le terme d'une distinction réelle, et que néanmoins elle n'est pas formellement, pour cela, existante ».

Son objection prend ensuite la forme d'une alternative :

1. Soit l'essence est redevable à l'existence de sa propre réalité hors les causes. Mais il faut rejeter cette hypothèse, car en thomisme, l'existence ne peut avoir pour fonction de constituer intrinsèquement et formellement l'essence.
 - a. L'existence ne peut donner à l'essence la réalité en vertu de laquelle l'essence se distingue réellement de l'existence.
 - b. Les composants d'un composé ne peuvent être mutuellement redevables de la réalité qui les constitue. Ils sont présumés comme réels pour s'unir et former le composé.
 - c. L'acte ne constitue jamais la réalité du sujet auquel il se rapporte.
2. Soit l'essence n'est pas redevable à l'existence de la réalité qui la constitue intrinsèquement, mais demeure actualisable par l'existence dans l'ordre de l'être. L'existence apportera alors un complément, un surcroît d'être en rendant l'essence, déjà dotée par elle-même d'une certaine actualité, pleinement actuelle et existante.

Il conclut alors sur l'inutilité parfaite d'une telle distinction :

1. Si l'essence mérite d'être appelée réelle et consistante en elle-même, c'est qu'elle a déjà tout le nécessaire pour être dite existante par elle-même, sans avoir besoin d'une autre réalité d'existence.
2. Si l'existence actualise l'essence, cette dernière n'est alors qu'imparfaitement hors de ses causes, encore potentielle. Mais alors elle ne sera pas réelle, car c'est la même chose qu'être hors de ses causes.
3. Il n'existe pas de pure potentialité à l'existence, mais seulement une puissance déjà physiquement constituée dans la nature. Ce sujet existe donc actuellement en vertu de sa position dans la nature.

4. “Dire un être en puissance, c’est affirmer l’existence d’un sujet réductible à l’acte” (Card. Mercier). Donc, un sujet ne peut être en puissance à l’existence elle-même
5. L’essence réelle est déjà une actualité, comparée à l’essence purement possible, mais aussi comparée à l’existence possible

Il n’existe donc pas de distinction réelle entre essence et existence.

2°- Réponse du Cardinal Mercier, fondateur de l’*Institut Philosophique de Louvain* et de la *Revue Néo-Scolastique* (d’où sont issus ces articles)

Le cardinal thomiste donne d’entrée de jeu sa solution :

Seule l’essence existante possède une réalité, qui n’est pas constituée par l’existence. Autre chose, en elle, l’essence de ce qui existe, et autre chose l’acte qui la fait exister. En elle, l’élément essentiel et l’élément existentiel sont inséparables et distincts. Le premier est un sujet potentiel actualisé et rendu existant par le second.

Pour ne pas être une pure pétition de principe, cette conclusion doit être démontrée. Mercier poursuit donc :

- Essence et existence sont en rapport de puissance réelle (donc réalité) et d’acte. Parler de “deux réalités” est équivoque. Ce sont deux parties d’une chose existante.
- Une essence physique ne diffère du néant que par l’acte dont elle est le sujet récepteur. Ce n’est que lorsque l’essence est actualisée, qu’elle est, en tant qu’essence, une puissance réceptive de l’acte d’existence. Seule l’existence est l’acte par lequel formellement l’essence est posée hors de ses causes dans l’ordre physique.
- La notion d’être potentiel suppose donné dans la nature, un sujet déterminable par un acte corrélatif, à savoir l’acte d’existence lorsque le sujet potentiel est une essence. Parler d’un être en puissance, c’est supposer donné dans la nature et existant, un sujet réductible à l’acte. Cet acte perfectif du sujet en puissance, c’est l’existence pour l’essence.
- Conclusion : ce n’est que lorsqu’une essence existe qu’elle a sa réalité comme essence, distincte de l’acte par lequel elle existe. Elle est alors puissance subjective, réelle, actualisée par l’existence.

Regrettons la brièveté (voulue) de la réponse du cardinal, alors même qu’il reconnaît la très grande pertinence de l’objection. Cela pourrait révéler un réel embarras de sa part. Au fond, Mgr. Mercier semble finalement se rattacher à la première branche de l’alternative posée par Kuntz. Celle que ce dernier avait précisément cru bon d’éliminer parce qu’impensable pour un thomiste : c’est l’acte d’existence qui constitue réellement l’essence comme puissance à exister ; hors de cet acte, l’essence est néant.

Ce qui contredit frontalement sa déclaration du début et fait de celle-ci une pure pétition de principe plutôt qu’une conclusion. Si la réalité constitutive de la puissance dépend de son actualisation pour sortir du néant, c’est bien cet acte qui la constitue comme puissance (ou bien c’est l’intervention directe et personnelle de Dieu en chaque essence), contrairement à ce que le cardinal voulait établir.

3°- Réponse du père de Poulpique OP

Le père de Poulpique connaissait la réponse du cardinal Mercier, mais a voulu reprendre la problématique d'un autre point de vue. Sans doute n'était-il pas pleinement satisfait de ce premier essai.

Il pose en introduction ce préalable : Aristote, par son génie, a planté au cœur de la réalité, la dualité irréductible de l'acte et de la puissance. Saint Thomas en fait une des bases de sa philosophie. La distinction réelle de l'essence et de l'existence en est la conséquence nécessaire. Puis il énonce dans la foulée la conclusion à laquelle il veut parvenir : affirmer la distinction réelle de l'essence et de l'existence c'est reconnaître une réalité de la puissance distincte de l'acte ; la nier, c'est nier un milieu entre le néant et l'existant, et affirmer que seul l'acte est réel.

Ce début mérite déjà deux remarques de notre part :

1. Pour notre auteur, exister se confond donc avec être en acte. Si la réalité se divise en acte et puissance, cela signifierait, rappelons-le, qu'une partie seulement de la réalité existe et que l'autre n'existe pas. Tout être en puissance qui n'est pas actualisé n'existerait pas, ou pas encore.
2. La collusion, volontairement non justifiée, entre essence et puissance, d'une part, et entre existence et acte d'autre part, implique que, de même que l'être en puissance est un intermédiaire entre le non-être absolu et l'être en acte, de même, l'essence est un intermédiaire entre le néant et l'existant. Mais autant la première assertion est effectivement un des piliers de l'aristotélisme, autant la seconde laisse perplexe : peut-on discerner un type d'être qui n'existe pas, sans pour autant être néant ? Exister ne serait donc pas coextensif à être ? Existerait-il des êtres qui n'existeraient pas ? Il faut rappeler que pour Aristote, dans l'absolu, l'être en puissance est un être ; il n'est qu'un "certain" non-être. Seule la privation est non-être absolu. Une même rectification pourrait donc paraître nécessaire : l'essence est, dans l'absolu, un existant, et n'est qu'un "certain" non-existant ; seule la privation d'existence en acte est non-être absolu.

Poulpique visite ensuite les arguments de Suarez pour montrer qu'ils aboutissent à la négation de la puissance. Pour Suarez, seul l'acte, seul l'existant, est de l'être ; la puissance, par conséquent, est du non-être et n'a de contenu que logique. Poulpique en profite pour suggérer au passage ce que serait, pour un thomiste, un véritable être en puissance : une réalité positive, un être imparfait ayant besoin de se compléter dans la ligne de l'être par l'existence (nous comprenons donc que pour le dominicain, la puissance est un être déjà constitué, auquel manque l'existence). Il rappelle deux dilemmes que Suarez tire de sa conception de la puissance :

1. 1^{er} dilemme : soit la puissance est produite, soit non. Dans le dernier cas, elle n'est pas une réalité distincte de sa cause. Dans le premier, elle est produite dans le temps et par un acte créateur, et n'avait rien de réel auparavant.
2. 2^{ème} dilemme : la réalité de puissance ou bien demeure avec l'acte, ou bien est détruite par lui. Dans le dernier cas, elle n'est plus réelle. Dans le premier, la puissance devient subjective, et toute création est impossible, car les choses ne sortent plus du néant, mais d'une réalité présumée à la création.

Arguments quelque peu consternants aux yeux de notre dominicain, à qui il suffira d'opposer deux textes de Thomas rappelant opportunément que dans la Création, ce sont l'essence et l'être qui sont créés concomitamment. Suarez sombre à ses yeux dans l'impasse parménidienne, où il n'y a pas de place entre l'être et le non-être. À contrario, par conséquent, il devrait donc convenir que si la puissance avait une quelconque réalité, alors la différence réelle serait légitimée. Poulpique en profite pour rappeler la position des thomistes : jamais ils n'ont attribué une réalité "actuelle" à la puissance. L'essence est "potentielle", ce qui ne l'empêche pas d'être réelle.

Permettons-nous un nouvel aparté :

- Nous sommes ici dans le contexte éminemment exceptionnel de la Création, où l'on peut concevoir la fusion d'une essence potentielle et d'une existence actuelle dans la main de Dieu, l'une recevant l'autre et la seconde actualisant la première, instantanément. Mais s'agit-il de cela dans la venue à l'être que représente la génération ? Toute génération

réclame-t-elle une création propre ? Ne serait-ce pas abuser de Dieu ? Ou bien prétendra-t-on que l'être n'est pas donné par la génération ?

Poulpiquet en vient à Kuntz, en qui il reconnaît à son tour, méthode, vigueur et clarté. Reprenant l'alternative que nous avons résumée au début, il est d'accord avec son interlocuteur pour reconnaître que la réalité de la puissance ne lui vient pas de l'existence, mais, contrairement à lui, cette fois, il rappelle son attribution à la chaîne des agents qui font passer l'essence de possible à potentielle. En un même instant, l'agent produit les réalités d'essence et d'existence. L'essence est produite non seulement avec ses attributs essentiels, mais aussi avec cet attribut contingent surajouté qu'est l'existence. L'essence n'est donc pas un pur néant, mais de l'être non actuel (Jean de St Thomas).

- Qu'on nous permette de faire observer ceci : nous n'avons toujours pas quitté l'instant premier de la Création, ce qui ne peut servir de fondement pour généraliser la thèse.

Notre dominicain reprend la suite du texte de Kuntz et le résume à la fin. En remplaçant les termes d'essence et d'existence par puissance et acte, le raisonnement du jésuite devient : si la réalité de la puissance a déjà par elle-même et non par un acte distinct, tout ce qu'il faut pour être appelée réelle, physique, différente du rien et de la pure possibilité, elle aura également par elle-même tout ce qu'il faut pour être appelée de l'acte. Il est donc avéré que pour lui, l'existence absorbe tout le réel. Qui dit réel, physique, dit nécessairement existant. Et notre auteur de commenter : que devient la puissance qui est réelle et physique sans se confondre avec l'acte ? Si ces affirmations sont vraies, c'en est fait du péripatétisme. En réalité, Kuntz n'admet pas qu'il puisse y avoir un milieu entre le néant et l'existence.

Lui-même conclut : « la puissance ne devient actuelle que par l'acte, mais la puissance est-elle réelle par l'acte ? Absolument pas. Bien au contraire, l'acte ne fait pas la réalité de la puissance, il la présuppose ». Il pose enfin la question fondamentale à ses yeux : « Ya-t-il un milieu entre le néant et l'actuellement existant ? » C'est de la réponse à cette seule question que dépend entièrement la position de chacun dans le débat.

4°- Bribes de sentiments personnels

Reconnaissons que l'approche de Poulpiquet était vraiment nécessaire pour consolider celle, bancale, de Mgr Mercier. Il nous semble d'ailleurs que sa dernière question pointe opportunément "la" véritable difficulté. Pourtant, à nos yeux, celle-ci demeure non résolue. C'est qu'en fait, elle cache une interrogation beaucoup plus universelle.

Pourquoi l'auteur ne se demande-t-il pas simplement « existe-t-il un milieu entre le néant et l'existant ? » Ne serait-ce pas parce que, formulée aussi crûment, la question appelle spontanément et sans hésiter, une réponse négative ? Elle serait, en effet, contradictoire dans les termes : existerait un intermédiaire (donc un existant) entre l'existant et le non-existant. On n'existe pourtant pas à-demi, ni presque, ni un petit peu, ni par intermittence ; on existe ou bien on n'existe pas. Et si l'on n'existe pas, on n'est rien, rien d'autre que néant. Pourquoi dès lors, avoir ajouté "actuellement" existant dans sa question ? Si l'existence est l'acte dont l'essence est la puissance, alors l'expression "actuellement existant" revient à dire "actuellement en acte". C'est inutilement redondant et ne veut rien dire. Ne serait-ce pas pour ménager inconsciemment la possibilité d'un "potentiellement existant", qui serait cet intermédiaire ?

Mais si c'était le cas, alors, l'existence transcenderait la division acte – puissance. Elle serait coextensive à l'être. Nous perdriions définitivement ce balancement existence/acte – essence/puissance, puisque l'existence concernerait tout autant l'acte que la puissance. Affirmons donc qu'existent des êtres en puissance et des êtres en acte, et que ce n'est donc pas l'acte qui confère l'existence, mais l'être, qui est plus commun que sa division en acte et puissance. Nous n'aurions plus cette originalité inquiétante d'une réalité, l'essence, qui, d'après nos auteurs thomistes, "est" véritablement, sans pour autant "exister". Car une telle réalité, nous l'avons vu, ils n'ont réussi à la

justifier que dans le contexte insolite de la Création originelle. À notre sens, ni Mercier, ni Poulpiquet n'ont réfuté Kuntz.

Ces conclusions font-elles de votre serviteur un adepte de Suarez ? Nullement. Un mauvais thomiste ? Peut-être. Il n'en reste pas moins qu'un simple lecteur de saint Thomas ne peut regarder ces débats qu'avec un grand étonnement, tant ils sont absents jusque dans la lettre même, chez le maître ; il ne peut qu'être subjugué par l'ampleur démesurée qu'on leur a donné. Rien chez Thomas d'Aquin, ne suggère une telle inquiétude obsessionnelle pour ces questions. Ont-elles vraiment l'importance centrale qu'on veut leur accorder ? Au point d'en faire le sommet culminant de la Métaphysique ? Un simple lecteur de Saint Thomas est en droit d'en douter fortement. Il est en droit de se demander si l'on ne s'est pas profondément fourvoyé, si l'on n'a pas pris saint Thomas en otage pour des joutes intellectuelles totalement étrangères à la teneur de ses propos, délaissant ainsi en friche pour longtemps, les vraies richesses de la Métaphysique.

Poulpiquet apporte, malgré lui, une ultime contribution en ce sens, en citant le Père Palmieri (auquel il s'oppose) : « Qu'il nous soit permis de raisonner ainsi » écrit ce père. « Saint Thomas n'a voulu affirmer que ce qui est contenu dans son argumentation. Or son raisonnement prouve une composition métaphysique entre l'essence et l'existence, mais pas une distinction réelle ; et c'est en vertu de cette composition qu'il y a une distance infinie entre le créé et l'incréé. Saint Thomas n'a pas voulu dire autre chose. En effet, l'être ou l'existence est, d'après saint Thomas, l'actualité de l'essence. Or l'actualité de l'essence est la réalité de l'essence. Donc l'essence, par le fait même qu'elle est réelle, existe ».

Cette sage réserve nous convient tout à fait. Elle fait de l'existence "l'actualité" de l'essence et non son acte. La différence est d'importance, comme nous l'avons noté dans notre article *L'acte d'être à la question*, auquel nous nous permettons de renvoyer.

Guy Delaporte

31 janvier 2013